

**MÉMOIRES D'ANTINOÛS
DE DANIEL E. HERRENDORF
vs MÉMOIRES D'HADRIEN
DE MARGUERRITE YOURCENAR**

par Rémy POIGNAULT (Université Blaise Pascal)

Donner la parole à Antinoüs, qui, dans *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, ouvrage constituant le texte de référence de Daniel E. Herrendorf, apparaît seulement sous le regard de l'empereur, vu de l'extérieur et de biais, figure éternellement muette, semble une gageure : « Sa présence était extraordinairement silencieuse : il m'a suivi comme un animal ou comme un génie familier » (*MH*, p. 405)¹. En tout cas, c'est un défi que l'auteur relève en choisissant pour son livre le jeune Bithynien comme narrateur et en donnant pour titre à son texte *Mémoires d'Antinoüs*, ce qui est une invitation à le lire en parallèle à *Mémoires d'Hadrien*, comme si le favori répondait à son impérial amant.

Marguerite Yourcenar avait songé à centrer un texte sur Antinoüs, un essai, selon les termes mêmes des « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », sans qu'on sache quel sens exact donner à ce terme, l'essai pouvant être aussi bien un genre littéraire (ce qui exclurait la fiction) que le synonyme de tentative littéraire : « En 1945, l'image d'Antinoüs noyé, porté en quelque sorte par ce courant d'oubli, remonte à la surface dans un essai encore inédit, *Cantique de l'âme libre*, écrit à la veille d'une maladie grave » (*MH*, p. 523). Et, dans *Les Yeux ouverts*, elle révèle qu'elle a été tentée dans des versions qui ont été détruites de donner plus

¹ Nous citons *Mémoires d'Hadrien* d'après *OR*.

d'importance à l'éphèbe ; elle répond ainsi à Matthieu Galey qui faisait allusion à une lettre qu'elle aurait écrite aux éditions Grasset dans les années « 29-30 » « proposant à l'éditeur un "roman sur Antinoüs" » :

C'est assez curieux. Cela devait être un de mes premiers essais sur le même thème. Il y en eut un certain nombre dans lesquels Antinoüs jouait un rôle considérable, assimilé, comme d'ailleurs Hadrien l'a fait lui-même, au Génie impérial, et mêlé à la tradition orphique. (YO, p. 152)²

On se souvient aussi que dans les années 80, Éric Podor a composé une *Cantate d'Antinoüs*, où l'éphèbe avait la parole dans une véritable polyphonie où dialoguaient aussi Hadrien, Plotine, Celer, une magicienne, un chœur et des comparses ; mais Hadrien était encore le protagoniste et le texte reprenait souvent, comme s'il s'agissait d'un centon, le texte même de *Mémoires d'Hadrien*.

Il en va différemment avec les *Mémoires d'Antinoüs* de Daniel E. Herrendorf ; certes, l'ouvrage se situe nettement dans le sillage de *Mémoires d'Hadrien*, qu'il cite dans son avant-propos et auquel il se réfère aussi dans quelques notes. De manière plus intime encore on sent à l'intérieur même des *Mémoires d'Antinoüs* la présence comme en filigrane de *Mémoires d'Hadrien*, dont il constitue, au sens que lui donne Gérard Genette, "l'hypertexte" : « J'appelle [...] hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple [...] ou par transformation indirecte »³. Il ne s'agit ici nullement de parodie, et encore moins de plagiat, mais de l'émergence d'un texte qui se greffe sur un autre, selon la méthode de l'imitation créatrice. Daniel E. Herrendorf fait véritablement œuvre originale, aussi bien par le fond que par la tonalité et par un style et une esthétique du discontinu, là où Marguerite Yourcenar structurait avec vigilance le *monumentum* de

² « Antinoüs [...] entr[e] de plus en plus dans le rôle » du « jeune homme nu qui symbolise le génie de l'empereur » (MH, p. 423).

³ Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 14.

celui qui voulait reconstruire le monde sur des bases de pérennité et reconstruisait sa vie par l'écriture.

Daniel Herrendorf utilise la fiction du manuscrit trouvé – dont il ne serait lui-même que le traducteur – des mémoires « rédigés en grec [...] découverts par les Croisés, à Antioche, vers l'an 1098 » (p. 7), comme il l'écrit dans son texte liminaire. Il renvoie à plusieurs reprises au support de l'écriture, des papyrus, dont l'ordre a pu être bouleversé (p. 21), ce qui n'en contribue que davantage au caractère discontinu du texte, revendiqué par Daniel Herrendorf : « Le récit est, selon moi, volontairement disparate » (p. 7). C'est sous le signe d'Ulysse, celui de James Joyce, que l'auteur place cette disparité en rapprochant la matérialité de l'écriture antique de la manière de Joyce : « Le texte se trouve sur des papyrus épars et remplis d'une écriture annonçant la manière d'Ulysse, car elle est dépourvue de ponctuation et d'espaces » (p. 8).

L'auteur est, d'un autre point de vue, plus proche de Robert Graves que de Marguerite Yourcenar, Robert Graves imaginant que l'empereur Claude a « laiss[é] traîner » ses mémoires de manière à ce qu'ils fussent découverts « à peu près dans mille neuf cents ans »⁴ : le texte est donné à lire comme authentique, le traducteur annonçant seulement des corrections de syntaxe. Il est vrai, qu'en même temps est envisagée la possibilité que les mémoires d'Antinoüs soient des mémoires d'outre-tombe, « dict[és] depuis l'enfer » (p. 8). Cela permet aussi de justifier, mais le texte – qui est loin de se réclamer de la logique cartésienne – se passe de toute justification, qu'Antinoüs nous donne un aperçu de sa mort : « il était inutile que je pense à toi, Hadrien, pendant que l'eau s'engouffrait dans ma poitrine et que mes muscles renonçaient pour toujours à l'escrime et à l'équitation » (p. 103).

Comme s'il s'agissait d'être agréable à tes yeux et, grâce à une judicieuse mise en scène, de te présenter ma mort toute propre,

⁴ Robert GRAVES, *Moi, Claude*, trad. Madame RÉMOND-PAIRAULT, Paris, Gallimard, 1978, [rééd.], p. 12 et 11.

moi, Antinoüs, me donnant la mort avec fougue, joyeusement, et pleurant à grands sanglots étouffés par l'eau, j'ai voulu penser ma mort et j'ai pensé à mes sandales, j'ai pensé à une bonne petite mise en scène qui absoudrait ma mort : moi, vêtu tel Antinoüs et nu à la fois, afin que tu te souviennes de moi par les objets qu'on m'avait apportés pour Rome, et par l'image d'un corps qui s'abandonna à la mort comme à l'acte suprême de l'érotisme. Oui, ceci est un sacrifice. (p. 104)

On reconnaît là des allusions à *Mémoires d'Hadrien* :

Nous descendîmes en hâte sur la berge. [...] Sur une table à offrandes, les cendres d'un sacrifice étaient encore tièdes. [...] au bord du dernier bassin, Chabrias aperçut dans le crépuscule qui tombait rapidement un vêtement plié, des sandales. Je descendis les marches glissantes : il était couché au fond, déjà enlisé par la boue du fleuve (*MH*, p. 440) ;

mais Daniel Herrendorf ajoute Éros à Thanatos et fait de ce sacrifice une mise en scène opérée par la victime pour agir sur l'empereur, suicide qui est acte d'amour destiné à donner à l'aimé l'image de la beauté, mais aussi acte de dépit amoureux qui entend cacher sous l'apparence sacrificielle d'autres motifs qu'Antinoüs lui-même s'explique à peine.

D'autre part, plusieurs notes infrapaginales indiquent que certains passages sont apocryphes (p. 56 : un paragraphe, où l'on perçoit une intertextualité dantesque serait dû à un traducteur syrien) ou que le texte a été modifié par des compilateurs (le chapitre XIII est présenté comme une lettre introduite ici par des compilateurs). Cette fiction permet à la fois de jouer sur la notion d'authenticité, qu'elle paraît renforcer, et d'instituer des jeux d'intertextualité défiant la chronologie. Les mémoires d'Antinoüs, ancrés dans son temps, deviennent ainsi de tout temps ou sont hors du temps. Tous les anachronismes se trouvent par avance justifiés, comme cette référence au christianisme, qui, certes, existait à l'époque d'Antinoüs, mais non sous cette forme :

Une cloche évoque le triste souvenir de juifs en fuite et celui d'un prédicateur trahi et crucifié pour avoir dit aux hommes de s'aimer. /Monastère vide de dieux, religion de la faute, je t'abandonne cette prière comme j'abandonne une caresse sur un corps sans contours » (p. 31)

Plus loin il est question des « tabacs » qu'on apportait à sa divinité (p. 70). À la confusion des temps répond une confusion des lieux, puisque « les restes de Périclès » placés ici « au Forum » (p. 89) établissent une fusion entre Rome et Athènes.

Marguerite Yourcenar était très soucieuse d'éviter tout anachronisme, mais elle « n'imagine pas avoir toujours réussi », et cite à ce propos « la description quasi lyrique des voyages de Grèce et d'Asie avec Antinoüs » (*TGS*, p. 294-296). Mais l'auteur attire l'attention dans une note (p. 192) sur le terme de « marionnette » que Yourcenar aurait mis, dans *Mémoires d'Hadrien*, « dans la bouche de l'Empereur en commettant elle-même cet anachronisme des plus heureux ». Il entend, sans doute, ainsi justifier son propre anachronisme puisqu'il fait dire à Antinoüs que « [l]e pouvoir est une marionnette inachevée », en disant que le texte original d'Antinoüs comportait « actor », mais dans le sens de « marionnette ». Toutefois, si on cherche dans le texte de *Mémoires d'Hadrien*, on ne trouve pas le terme de marionnette, Yourcenar faisant dire à Hadrien : « Ce n'était pas seulement d'un acteur, mais d'un acrobate, qu'il m'aurait fallu les leçons » (*OR*, p. 332)⁵ : Daniel Herrendorf a, donc, recours à un subterfuge ludique, comme afin de se créer une caution pour ses propres anachronismes.

Échos yourcenariens

Les *Mémoires d'Antinoüs* comportent de nombreux échos yourcenariens, qui constituent comme un réseau d'intertextualité poétique rappelant le texte support, dont ces mémoires se

⁵ Traduit ainsi par Julio Cortázar : « No sólo me hubieran hecho falta las lecciones de un actor, sino las de un acróbata ».

démarquent néanmoins nettement. Nous en retiendrons ici quelques-uns.

Hadrien voulait s'essayer à tout : boire tout ce qui se boit, manger tout ce qui se mange, et ne laisser planer sur la vie aucune ombre qu'il n'eût percée.

Même les situations les plus pénibles étaient volupté pour un homme qui, étranger à part entière, avait accepté que la vie fût, au pied de la lettre, un long voyage.

Nous ne nous arrê tâmes jamais. Marcher était une manière grandiose de célébrer le monde, les saveurs de la terre et même le désastre d'une tempête en mer et le naufrage de quelques vaisseaux : désespoir, horreur, les outrages qu'inflige la proximité de la mort, il fallait goûter à tout. (p. 22)

constitue une reprise avec à la fois généralisation par abstraction et hyperbole de :

Sur vingt ans de pouvoir, j'en ai passé douze sans domicile fixe. [...] J'étais fait à la variété des nourritures, gruau britannique ou pastèque africaine. Il m'arriva un jour de goûter au gibier à demi pourri qui fait les délices de certaines peuplades germaniques : j'en vomis, mais l'expérience fut tentée. [...] Étranger partout, je ne me sentais particulièrement isolé nulle part. (*MH*, p. 380-382)

« Ton grand-père te prédit à voix basse et sans cérémonie l'Empire du monde, comme s'il avait deviné à quoi tu rêverais cette nuit-là » (p. 67) renvoie à « Une nuit, il vint à moi, me secoua pour me réveiller, et m'annonça l'empire du monde avec le même laconisme grondeur qu'il eût mis à prédire une bonne récolte aux gens de la ferme » (*MH*, p. 308).

Il y a des années, ton grand-père Marulinus⁶ s'était penché très prudemment sur un nid de vipères. Tu racontais cette histoire avec admiration... Comme si nous ne passions pas notre vie le nez sur des repaires d'espèces venimeuses !

⁶ « Marulino » en espagnol, mais Marguerite Yourcenar le nomme « Marullinus ».

Marulinus avait cette prudence que tu n'as pas et que je n'aurai jamais. (p. 189)

rappelle, bien évidemment, « J'ai vu sa vieille tête s'approcher prudemment, amicalement, d'un nid de vipères, et ses doigts nouveaux exécuter en face d'un lézard une espèce de danse » (*MH*, p. 308), mais on perçoit une distance critique entre Antinoüs et Hadrien, sur laquelle il faudra revenir.

« Au cours des parties de chasse organisées par Hadrien, on pouvait à coup sûr se faire une idée non tant de l'adresse des invités que de leur tempérament » (p. 32) est une reprise, sur un mode mineur, de « Empereur, mes chasses en Toscane m'ont servi à juger du courage ou des ressources des grands fonctionnaires : j'y ai éliminé ou choisi plus d'un homme d'État » (*MH*, p. 289).

Dans le dernier chapitre, l'affirmation « Seul Hadrien aura parfois du mal à rester l'Empereur face à son médecin » (p. 199) est un clin d'œil renvoyant à la première page de *Mémoires d'Hadrien* : « Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme » (*MH*, p. 287).

Antinoüs souligne le philhellénisme d'Hadrien et quand il écrit : « Tout ce qu'il fallait penser fut pensé à Athènes. Tout ce qu'il fallait faire le fut ici » (p. 142), on songe aux propos de l'Hadrien de Marguerite Yourcenar : « [...] presque tout ce que les hommes ont dit de mieux a été dit en grec » (*MH*, p. 312) ; « [...] c'est en grec que j'aurai pensé et vécu » (*ibid.*).

L'intertextualité peut aussi s'établir par rapport à un autre texte yourcenarien. Ainsi quand Antinoüs déclare « Le monde est le baignoire où nous tournons en rond » (p. 192), on ne manque pas de penser à Zénon, qui, dans *L'Œuvre au Noir*, affirme « Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir fait au moins le tour de sa prison ? » (*ON*, p. 564) ; mais là où Zénon insistait sur la curiosité de la découverte au sein même de la finitude l'Antinoüs, de Daniel Herrendorf met l'accent sur son *taedium vitae*. De manière analogue, Antinoüs peut dire « Chacun de nous a ses amours et ses

Minotaures secrets, de quoi nous livrer la nuit au jeu de la nausée ou à celui de la fascination » (p. 102).

On découvre

Mais, au matin, il m'arriva de toucher par hasard à un visage glacé de larmes. Je lui demandai avec impatience la raison de ces pleurs ; il répondit humblement en s'excusant sur la fatigue. J'acceptai ce mensonge ; je me rendormis. Sa véritable agonie a eu lieu dans ce lit, et à mes côtés. (*MH*, p. 439)

dans

De même, j'aurais préféré mourir simplement à ton flanc ce matin-là où, baigné de larmes à mon réveil, à voix basse j'ai renié mes tourments un à un (p. 12),

mais aussi, comme multiplié, dans un autre passage, plus loin

[...] tu t'en souviens, Hadrien, de cette nuit où j'ai pleuré depuis le lever de la lune jusqu'à celui du soleil qui m'aveugla ; et toi, par amour, tu ignoras mes larmes, par nonchalance, par amour et lassitude, par amour et chagrin tu te désintéressas de moi, tout entier, tu t'affranchis de moi, de moi-même, et tu voulus savoir ce que je te cachais dans mes poings serrés [...]. (p. 70)

Mais sous le jeu de l'allusion textuelle, le changement de mode d'énonciation, Antinoüs s'adressant désormais à Hadrien change tout : à la constatation désabusée de l'empereur se reprochant son manque de clairvoyance a succédé le reproche de l'aimé insuffisamment aimé à ses yeux, qui aurait voulu être tout pour l'empereur, alors que celui-ci « [s]'en all[a] signer un décret sur les huiles d'Alexandrie » (p. 70).

« [...] et moi, qui suis ce lévrier avide de caresses et d'ordres, je jouai l'indifférence. / Je ne suis plus couché sur ta vie comme un chat persan, et tu pleuras ma mort et je pleurai tes pleurs » (p. 71) rappelle « Ce beau lévrier avide de caresses et d'ordres se coucha sur ma vie. J'admirais cette indifférence presque hautaine pour tout ce qui n'était pas son délice ou son culte [...] » (*MH*, p. 405). Si le

traducteur de l'espagnol au français, Michel Wagner, a repris les termes mêmes de Marguerite Yourcenar, c'est parce que le "traducteur" du grec à l'espagnol, Daniel Herrendorf a repris les termes mêmes de la traduction de *Mémoires d'Hadrien* par Julio Cortázar : « [...] yo, que soy ese lebrél ávido de caricias y de órdenes, me desentendí. / Ya no estoy sobre tu vida echado como un gato de Persia, y lloraste mi muerte y lloré tus lágrimas [...] » (Herrendorf) // « Aquel hermoso lebrél ávido de caricias y de órdenes se tendió sobre mi vida. Yo admiraba esa indiferencia casi altanera para todo lo que no fuese su delicia o su culto [...] ».

Le thème du lévrier est chez Marguerite Yourcenar un écho de l'iconographie antique d'Antinoüs : le bas-relief de la collection Osio, qui figure dans les éditions illustrées de *Mémoires d'Hadrien* et que Marguerite Yourcenar mentionne dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » (MH, p. 532-533), représente, comme on sait, le jeune homme en vendangeur, accompagné d'un chien. Ce bas-relief d'Antonianus d'Aphrodisias, au moins par réfraction, semble être à l'origine du souhait de l'Antinoüs de Daniel Herrendorf, qui confesse : « Parfois, j'aimerais être un jardinier, mais j'ai la nostalgie des fleurs dont je ne prendrai pas soin [...] » (p. 22) ; il ne faut pas non plus oublier l'Antinoüs Vertumne (Vertumne est, faut-il le rappeler, dieu des jardins) trouvé à la Villa Adriana et faisant partie des collections du cardinal Albani. Mais il ne s'agit là que d'échos infimes.

C'est désormais Antinoüs qui indique à Hadrien quelle conduite l'empereur tiendra après sa mort :

Mais tu veilleras mon visage couvert d'un masque d'or, et tu descendras dans le tombeau que creusèrent les Égyptiens pour tous les Ptolémée du monde, afin d'y déposer les restes d'un corps qu'en tes mains tu as tenu – la vie s'en va en ne sachant pas qu'elle demeure. (p. 16)

Sont ici réunis en une seule phrase les *disiecta membra* yourcenariens bien connus :

j'ai tenu ce cœur entre mes mains (MH, p. 441) ;

Quand ce fut fini, on mit en place le masque d'or moulé sur la cire funèbre (*MH*, p. 450) ;

L'enfant de Claudiopolis descendait dans la tombe comme un Pharaon, comme un Ptolémée. [...] Hermogène me prit par le bras pour m'aider à remonter à l'air libre. (*MH*, p. 451)

On perçoit assez souvent des glissements.

Quand Antinoüs reconnaît que l'impératrice Sabine ne lui manifesta aucun ressentiment et qu'au contraire elle le « couvrit d'éloges » en vantant « la suave douceur de la peau bithynienne » (p. 182), même si l'esprit est différent et Sabine plus maussade dans *Mémoires d'Hadrien*, on peut retrouver sous « Je tardai à comprendre que sa pudeur était irréprochable. Elle n'essayait pas de troquer l'amour de son époux contre celui d'un adolescent. Elle savait transformer les défaites en triomphes et retournait la vie comme un gant » (p. 182) deux passages de *Mémoires d'Hadrien* : « J'aimais assez qu'un profil d'impératrice figurât sur les monnaies romaines, avec, au revers, une inscription, tantôt à la Pudeur, tantôt à la Tranquillité » (*MH*, p. 418) et quelques lignes plus haut : « Elle assistait aujourd'hui sans paraître s'en apercevoir aux manifestations d'une passion qui s'annonçait longue. Comme beaucoup de femmes peu sensibles à l'amour, elle en comprenait mal le pouvoir ; cette ignorance excluait à la fois l'indulgence et la jalousie » (*MH*, p. 417).

Antinoüs stigmatise les fonctionnaires et voit surtout, pris qu'il est dans son obsession de la mort et sa haine de Rome, le déclin de l'empire romain :

Tu ne pourras empêcher le déclin de cette terre. L'éloignement est griserie pour les hommes : il ne se trouve pas un seul fonctionnaire à cinq cents milles de Rome qui ne jouisse pas de l'obscur prestige à lui conféré par la corruption, le pouvoir arbitraire, le loisir de disposer de la vie et de la dignité des autres.

C'est toi qu'ils voient dans ces escrocs, dans ces fils des nuits bâtarde, et ils te détestent. (p. 43)

L'Hadrien yourcenarien, certes, redoute la décadence de Rome et, dans les pires moments de la guerre de Judée, il éprouve de sérieux

doutes – « Trop de procureurs et de publicains avides, trop de sénateurs méfiants, trop de centurions brutaux ont compromis d'avance notre ouvrage ; et le temps pour s'instruire par leurs fautes n'est pas plus donné aux empires qu'aux hommes » (*MH*, p. 475) –, mais il fait tout pour lutter contre cette décadence et retrouve une certaine confiance mesurée dans l'avenir de Rome et de ses valeurs. Les fonctionnaires romains sont, à ses yeux, des auxiliaires essentiels dans cette politique, si bien qu'on a l'impression qu'Antinoüs éprouve ici un malin plaisir à le contredire ; dans la section « *Varius multiplex multiformis* », avant même son accession, devant les conséquences de la politique de conquête de Trajan, Hadrien est conscient des risques qu'une mauvaise administration de l'empire peut faire encourir à sa pérennité :

Les administrateurs civils, solidement installés dans le désordre qui suit toute guerre, passaient par degrés au rang de chefs semi-indépendants, capables de toutes les exactions envers nos sujets et de toutes les trahisons envers nous. Là encore, je voyais se préparer dans un avenir plus ou moins proche les révoltes et les morcellements futurs. Je ne crois pas que nous évitions ces désastres, pas plus que nous n'éviterons la mort, mais il dépend de nous de les reculer de quelques siècles. Je chassai les fonctionnaires incapables ; je fis exécuter les pires. Je me découvrais impitoyable. (*MH*, p. 338)

Citons encore cette formule qui montre la conception hadrienne d'un pouvoir au service de la collectivité : « Nous sommes des fonctionnaires de l'État, nous ne sommes pas des Césars » (*MH*, p. 379) ; l'empereur se considère lui-même comme le « fonctionnaire chef » et plutôt qu'un défilé de vaincus enchaînés, pour symboliser son action, il préfère la compagnie des administrateurs : « L'élite des fonctionnaires que j'ai entrepris de former me fait autrement cortège » (*MH*, p. 380).

Dans le même ordre d'idées, Antinoüs, dans le chapitre IX « Voici qu'ils abolissent les nuits », a comme une vision épouvantable d'un avenir où le monde gréco-romain aura disparu. Si l'Hadrien yourcenarien finissait par accepter l'idée d'un pape

régnant à Rome, il y voyait, dans une certaine mesure, comme un continuateur ; ce sont les autres qui éprouvent des craintes ; lui, dans le groupement de chapitres *Patientia*, a conquis une forme de sérénité :

Chabrias s'inquiète de voir un jour le pastophore de Mithra ou l'évêque du Christ s'implanter à Rome et y remplacer le grand pontife. Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité. Il héritera de nos palais et de nos archives ; il différera de nous moins qu'on ne pourrait le croire. J'accepte avec calme ces vicissitudes de Rome éternelle. (MH, p. 514)

L'Antinoüs de Daniel Herrendorf expose une conception beaucoup plus pessimiste, mêlant le destin de Rome à ses propres problèmes. Il voit le pape de manière aussi négative qu'il voit alors Hadrien, mais, en outre, il pense la question de son suicide en termes chrétiens en imaginant l'absolution, non-absolution de sa mort :

assis là, sur ce Trône, Hadrien, sur ce Trône que t'offrirent tes pères, siégera, seul et avisé, un roi amer qui bénira les armées et qui, comme toi, aura dans ses mains les richesses de ce monde et vendra des mythologies et dira "Toi je te bénis, et toi je te maudis" et fera la guerre et la paix [...]. (p. 61-62),

un souverain au pouvoir plus étendu que celui de l'empereur puisque son territoire sera encore plus grand et qu'il

exigera plus d'obéissance, l'obéissance des âmes ; [il] dira qu'il aime, qu'il t'aime, te pardonne, qu'il ne pardonne pas ma mort, car ma mort, dira-t-il est impardonnable, ma mort est absurde, rebelle, il ajoutera que ma mort est condamnable et que je te coûterai un peu plus de deux années de ta vie, un instant, une minute d'infamie [...]. (p. 62)

Le pape est ainsi érigé en conscience morale jugeant aussi bien Hadrien qu'Antinoüs, qui sont par là même placés dans une

perspective judéo-chrétienne. On constate aussi que la mort d'Antinoüs qui, dans certains textes antiques, est présentée comme un sacrifice destiné à prolonger la vie de l'empereur, et conçue en grande partie comme tel dans *Mémoires d'Hadrien* par l'éphèbe⁷, qui semble en avoir l'idée au cours de la séance de sacrifice du faucon chez la sorcière de Canope, est perçue ici non pas comme servant à prolonger la vie d'Hadrien, mais à lui soustraire ses deux dernières années de vie, vouées au désespoir et au remords. En fait le suicide d'Antinoüs, s'il garde son secret, semble chez Daniel Herrendorf être avant tout le fait d'un amant mal aimé s'abandonnant à la rancœur.

Si dans « il doit collaborer à l'œuvre fascinante du temps, ce qui est une manière de participer à la tâche de la terre » (p. 191) on croit discerner le souvenir des phrases très célèbres : « Construire, c'est collaborer avec la terre : c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais », « J'ai beaucoup reconstruit : c'est collaborer avec le temps sous son aspect de passé, en saisir ou en modifier l'esprit, lui servir de relais vers un plus long avenir ; c'est retrouver sous les pierres le secret des sources » (*MH*, p. 384), ce n'est qu'un leurre, car, loin d'exalter le pouvoir de l'empereur constructeur, Antinoüs le décrie ; remettons la phrase dans son contexte en citant ce qui la précède immédiatement : « Tout puissant n'en est pas moins un mendiant, un crétin et un bâtisseur. Il doit mendier le pouvoir qu'on lui ôte avec le plus grand cynisme, il doit découvrir qu'on peut le dépouiller sans raison, il doit collaborer etc.... ».

Si les échos yourcenariens sont nombreux et, pour ainsi dire, omniprésents, la tonalité est bien différente. C'est désormais Antinoüs qui nous livre son point de vue et la passion meurtrie ne laisse guère de place à l'indulgence. L'Hadrien yourcenarien disait, certes :

⁷ Intertexte antique : DION CASSIUS, *Histoire romaine*, 69, 11, 2 ; *Histoire Auguste, Vie d'Hadrien*, 14, 5-6 ; AURÉLIUS VICTOR, *Livre des Césars*, 14, 7-8...

Je m'émerveillais de cette dure douceur ; de ce dévouement sombre qui engageait tout l'être. Et pourtant, cette soumission n'était pas aveugle ; ces paupières si souvent baissées dans l'acquiescement ou dans le songe se relevaient ; les yeux les plus attentifs du monde me regardaient en face ; je me sentais jugé. Mais je l'étais comme un dieu l'est par son fidèle : mes duretés, mes accès de méfiance (car j'en eus plus tard) étaient patiemment, gravement acceptés. (*MH*, p. 405)

Mais ici, le fidèle a un comportement passablement iconoclaste.

Antinoüs, – mais c'est peut-être son statut d'amant se sentant délaissé qui l'influence – insiste sur la cruauté d'Hadrien, retrouvant, peut-être inconsciemment, l'intertexte antique qui prêtait à l'empereur des aspects sanguinaires⁸ : « Il sut qu'il pouvait être un criminel impitoyable qui refuse la trêve et achève ses adversaires en leur faisant percer le cœur » (p. 191).

Antinoüs n'aime pas Rome et il aurait préféré vivre dans une tribu d'Afrique ; de même que l'Hadrien yourcenarien a fait le « rêve monstrueux » dans sa jeunesse, de s'enfoncer dans de lointaines contrées « vers le nord ou la plus lointaine Asie » (*MH*, p. 323 et 322), loin de la civilisation gréco-romaine, de même l'Antinoüs de Daniel Herrendorf « échafaud[e] un rêve impossible », « aux côtés d'une femme, peut-être la mère de [s]es enfants [...] ; au cours d'une vie sans doute tribale, innocente comme [s]a conscience, nette comme la glaise des champs fraîchement moissonnés » (p. 26). Mais si Hadrien réintègre bien vite les valeurs gréco-romaines, Antinoüs semble haïr d'autant plus Rome qu'il la considère comme une rivale :

Ainsi donc tu ne m'aimais pas tant que cela. Pas assez pour que j'aime, moi, suffisamment, la vie.

Ainsi donc c'est le sort de l'Empire qui te préoccupait. (p. 37)

Je t'ai vu disposer de la vie des autres ; je t'ai vu monstrueux dans l'ombre des jours, je t'ai vu terrible et criminel, et je sus que tu étais l'Empereur de ce monde plus que mon protecteur.

⁸ *Histoire Auguste, Vie d'Hadrien*, 20, 3 ; 23, 8 ; 24, 4 ; 25, 8 ; AURÉLIUS VICTOR, *Livre des Césars*, 14, 11 ; PSEUDO-AURÉLIUS VICTOR, *Abrégé des Césars*, 14, 6 et 8 ; EUTROPE, *Abrégé d'histoire romaine*, VIII, 7, 2.

Mémoires d'Antinoüs vs Mémoires d'Hadrien

Je le compris, Hadrien, je sus que tu voulais te reposer de moi.
(p. 39)

C'est là une des raisons essentielles du suicide du jeune homme. Antinoüs juge sans complaisance le politique : « Tu expliquas, subornas, discours. / Tu es le meilleur des imposteurs » (p. 44).

Antinoüs, dans le même ordre d'idées, abhorre la langue latine, comme symbole de l'impérialisme, là où l'Hadrien yourcenarien voyait unification et rationalisation administrative du monde dans le respect de la diversité : « Les maîtres imposaient une morale, un dieu, des dieux, le culte d'un certain empereur : L'Empereur » (p. 53) « Et malgré que Rome s'obstine à répandre ce latin ardu, n'en déplaît aux plus nobles de nos auteurs, personne ne pourra éviter qu'un peuple se refuse innocemment à comprendre les arrêts de son gouvernement » (p. 53). Antinoüs imagine que le particularisme viendra à bout de la tentation universaliste, opposant ainsi un vif démenti à l'Hadrien yourcenarien :

Un gouverneur insulaire glissa à l'oreille d'Hadrien que la désintégration de l'Empire se produirait à cause de la vitalité des langues, des coutumes, et à cause aussi des enfants élevés sous leur toit à l'ombre du dieu domestique et nourris des produits de la ferme.

Tout ce qu'il récolta fut une gifle impériale.

En sortant, atterré et souriant, il comprit que jamais on ne lui avait donné aussi violemment raison. (p. 53)⁹

Quand Hadrien parcourt l'Empire pour le mieux gouverner, Antinoüs se sent délaissé : « Rien ne me tenait compagnie : tous ces jours-là, tu m'avais abandonné » (p. 88) « Tu sais ? Rien ne me tenait compagnie. J'étais moi-même un déshérité de ma mémoire » (p. 88).

Dans la litanie où il égrène les diverses raisons de son geste – peur de mourir le poussant vers la mort, peur de vieillir, absence de

⁹ Cf. aussi, p. 145 : « Rome disparaîtra par défaut d'assimilation. Elle s'étranglera de coutumes disparates » ; il semble qu'on se trouve face à une impasse : une politique d'assimilation à outrance tuerait l'identité des peuples et son absence voue Rome à la ruine.

jalousie d'Hadrien... –, Antinoüs met en avant son dépit de se voir préférer l'exercice du pouvoir : « J'en eus assez de te voir gouverner, et je me tuai » (p. 119). Il y a comme un malin plaisir pour Antinoüs à tourmenter Hadrien par sa propre mort, qui, loin d'être sacrifice salvateur de substitution, est châtement infligé *post mortem* : « je t'ai volé quelques années de ta vie. Tu es condamné par les médecins et tu es heureux. Aucun malheur ne te déchirera l'âme comme celui-ci, ma mort volontaire, et pourtant tu n'abandonnerais ton infortune pour rien au monde » (p. 121). Antinoüs ne sait pas lui-même exactement ce qui l'a décidé à se suicider : « C'est sans doute un geste impromptu de l'Empereur qui fut à l'origine de toute cette tragédie » (p. 165) et les causes de son geste sont difficiles à percevoir : « Toutefois, une mort n'est jamais assez complexe pour qu'il faille la travestir en lui trouvant d'abracadabrantes raisons » (p. 165).

Antinoüs reproche à Hadrien la guerre de Judée, prenant le parti des Juifs, pour lesquels

Rome débarquait avec ses supercheries, avec ses commerçants bon marché, avec ses chemins pavés, avec son idée expansive de la vie, avec ses horribles bains publics qui réunissent les hommes pour qu'ils ne fassent qu'un avec leurs déjections. [...]
Ils pressentaient un avenir d'intolérances qui ne correspondaient pas aux leurs. (p. 130)

Le Bithynien condamne la Paix romaine : « La Pax romana avait été une agression comparable à la pire des conquêtes : une paix imposée, une panacée, comme si on pouvait remédier à l'angoisse ou à l'insatisfaction » (p. 143).

Antinoüs en arrive au paradoxe que l'empereur est un esclave : « Jamais ne fut plus esclave que le prince actuel, impuissant qu'il est à maîtriser son existence, même dans les plus insignifiants détails » (p. 195), écho sans doute de l'effondrement du personnage yourcenarien à la découverte du cadavre : « Le Zeus Olympien, le Maître de tout, le Sauveur du monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque » (*MH*, p. 440) ; mais il y a plus : ce n'est pas la

mort d'Antinoüs qui crée cet état, mais l'impuissance du pouvoir à donner forme durable au monde.

Antinoüs meurt, en fait, surtout par haine de l'empire : « Non, l'intolérable pour moi avait été cette tortueuse condamnation à vivre là où se décidait la destinée du monde » (p. 201). Il ne supporte pas de se trouver au centre du pouvoir. Le malheur vient de ce qu'« Hadrien était l'Empereur. Il ne cessa jamais de l'être. / Même pas pour moi » (p. 204).

Antinoüs ici est bien loin de se réduire à l'image du Génie impérial. L'une des dernières phrases des *Mémoires d'Antinoüs* est pour regretter une forme d'autonomie : « Pourquoi Hadrien s'empara-t-il de mon avenir pour le dominer comme il domina Rome ? / Si je me suis ôté la vie, c'est pour dire que je n'étais pas d'accord avec mon destin » (p. 208). Et la dernière phrase – « Rome se l'ôta aussi, la vie » (p. 208), lie les deux passions d'Hadrien dans la même vision d'échec : Rome, comme Antinoüs, échappe aux plans de l'empereur : *Mémoires d'Antinoüs* est un ouvrage de la chute, alors que *Mémoires d'Hadrien* se voulait ouvrage de reconstruction.

Si *Mémoires d'Antinoüs* prend appui sur *Mémoires d'Hadrien* en un jeu subtil, le texte change les perspectives en adoptant un regard autre, le regard de celui qui était seulement jusque-là regardé par Hadrien et dont le destin a été d'être offert aux regards du monde par la réalisation de multiples statues. Cet autre a – ou voudrait avoir – une identité propre, alors que dans l'ouvrage de Yourcenar il n'est que (re)création d'Hadrien, et c'est surtout de cela qu'il meurt. Nous avons là le point de vue de la victime, qui se change volontiers en bourreau par son sacrifice, dans un esprit qui n'est pas sans rappeler l'atmosphère de *Feux* ou la Phèdre d'« Ariane et l'aventurier » et de *Qui n'a pas son Minotaure ?*. L'amant s'attaque à son idole en même temps qu'il confirme sa passion.

Mais sous l'aventure amoureuse se dessine aussi nettement une vision politique : les temps ont changé depuis la fin de la Seconde guerre mondiale ; Daniel Herrendorf, à la différence de Marguerite Yourcenar, ne croit pas à la capacité du pouvoir politique d'agir

durablement et il se défie des grands empires unificateurs. Antinoüs se fait le porte-parole de l'autre de l'Empire romain, de l'Afrique et de la Judée, car il ne partage pas l'optimisme hadrienien de l'unité dans la diversité. C'est le tropisme centrifuge qui l'emporte dans l'œuvre aussi bien dans sa conception politique et psychologique que dans son esthétique du discontinu, de la brisure et de l'éclatement. Daniel Herrendorf offre, donc, ici, au lecteur, pour son plus grand plaisir, un ouvrage très fin et très original.